

Croyance et Savoir

La réflexion actuelle du Cercle CONDORCET de Besançon porte essentiellement sur le thème de la laïcité. Voici quelques éléments qui concernent le couple de mots et de concepts, qu'on peut étiqueter **croyance** et **savoir** : couple infernal, inconciliable ? Alliance contradictoire ou complémentaire ?

Tout d'abord, tentons une approche linguistique et historique des sources : l'origine du verbe **croire** est le latin classique *credere*, "confier en prêt", d'où au fig., "se fier, avoir confiance : admettre pour vrai (ce que dit quelqu'un)". Le sens religieux est le premier attesté : *credere in Deu*, "croire à l'existence de Dieu", dans la *Vie de saint Léger*, écrite autour de l'an 1000 (on y trouve aussi le sens profane de "admettre qqch. pour vrai").

Le mot **credo** (d'abord fém.) se rencontre pour la première fois vers 1190 dans... *Le Roman de Renart*, au sens de "symbole des Apôtres contenant les articles fondamentaux de la foi catholique". À l'Église, le *credo* est utilisé depuis le VIII^e s.

Le français, à partir de ce verbe, a forgé deux séries de doublets étymologiques :

1. *croyance, croyant* au sens religieux.
2. *créance, crédit* au sens financier et bancaire...

L'histoire du verbe **savoir** est plus complexe : ce verbe vient (fin du X^e siècle) du latin pop. *sapere*, "avoir de la saveur, du goût, du parfum" (en parlant de choses) et "avoir du goût, du discernement, être sage" (en parlant de personnes) qui, employé transitivement, a signifié ensuite "se connaître en quelque chose, comprendre, savoir". À noter que dans l'ancienne langue française, *savoir*, employé absol., a signifié "sentir" et "plaire" du XII^e au XIV^e s. (entre autres chez Eustache Deschamps).

Le verbe *sapere* a évincé le verbe latin *scire*, "savoir", peu représenté dans les langues romanes, mais qui, dès Plaute et Térence, et surtout chez les auteurs classiques Cicéron, César, Tite-Live, etc., renvoie à la connaissance intellectuelle (et non "sensible" comme *sapere*).

D'où, en français, deux familles de dérivés, parallèles et inégales :

- *savant, sagesse (sapientia, issu de sapere)* et le vieux *sapience* !
- *science, scientifique*, jadis : *scient* (au sens de "savant") et le tour figé à *bon escient*.

*

Voyons à présent les relations sémantiques et symboliques qu'entretiennent les *termes* et surtout, à travers eux, les *concepts* de **savoir** et de **croyance**. Nous empruntons beaucoup ici à la remarquable synthèse opérée par J-C. Guillebaud dans son récent ouvrage *Le Goût de l'avenir*, Éditions du Seuil, 2003, Ch. 8 : Entre savoir et croyance.

L'histoire du XX^e s. a fini par nous faire tenir le concept de croyance lui-même en suspicion. Le “grand naufrage de 1989” a marqué la défaite du “croyant” face au prudent sceptique, l'échec du militant face au circonspect.

La noblesse du scepticisme contemporain est de récuser la clôture mentale et l'enfermement satisfait, de s'interdire toute certitude non fondée, et de ne plus accepter qu'une croyance collective vienne *nous dispenser de penser*. À la croyance, nous avons donc concédé un statut subalterne et un ultime refuge : celui de la vie privée, et à la condition expresse qu'elle n'engendre pas de prosélytisme.

La distance prise à l'égard de la conviction est devenue *un principe fondateur de la démocratie moderne*.

Dans cette optique, la seule croyance nécessaire est la croyance en la loi, l'adhésion volontaire à ce “bien” immanent que représente la règle juridique démocratiquement élaborée. Mais le scepticisme démocratique conduit souvent au relativisme : or, ce dernier entraîne à relativiser le relativisme lui-même, qui n'est qu'une croyance comme les autres...

La circularité du relativisme radical mène vers un déni de l'universel. Le relativisme culturel est redoutable, car il détruit l'idée même de culture. On ne peut parler avec détachement du nihilisme – stade extrême du relativisme – comme si rien ne s'était passé au XX^e s. Le nihilisme est une des sources et des causes des mouvements fondamentalistes et terroristes d'aujourd'hui – qui ne sont nullement les héritiers d'une foi vivante. Le scepticisme-nihilisme contemporain n'a *rien à opposer à ce retour du mal* et des manichéismes les plus primitifs qu'il fait renaître en Occident.

Attention au schématisme de l'opposition entre “l'univers des affects, de l'émotion” et “l'espace de la pure connaissance – scientifique ou pas”. La frontière entre **croyance** et **savoir** est loin d'être aussi tranchée. Le fonctionnement “pur” de l'intellect conduit aussi bien à la **rigueur** déductive et démonstrative quasi “mathématique” qu'au **sophisme**, qui est son contraire et permet de développer, en toute rectitude mentale,... des absurdités et des paralogismes, c.-à-d. de “parfaites” contrevérités ou des contradictions insurmontables (apories : cf. la flèche de Zénon d'Élée ou le paradoxe du Crétois). Si je *crois* qu'une chose est vraie, alors de manière concrète, je *sais* que c'est vrai et je ne vivrai pas cette certitude comme aléatoire. C'est la “mauvaise foi” de Sartre : il nous arrive de *croire* à notre insu, alors même que nous sommes persuadés de *savoir*.

Ces travestissements prennent parfois un caractère idéologique : pseudo-sciences de l'économie et de la monnaie, terrorisme des concepts et du quantitatif statistique. Dans les marchés financiers, règne l'influence de croyances, d'émotivités fantasques ou même de superstitions. Le discours libéral est *bien plus religieux qu'il ne le pense*.

La science elle-même est pénétrée de croyances, d'engouements futiles ou d'obstinations tyranniques, cf. la thèse de la "génération spontanée", détruite par Pasteur seulement en 1862 ou encore celle de Lavoisier au XVIII^e s. : "Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme" (loi de la conservation de la masse, qui n'est plus valable en physique nucléaire), etc. Konrad Lorenz disait en 1975 : La plupart du temps, ce qui a commencé par être une théorie scientifique devient bien souvent, au bout d'une ou deux générations, une idéologie ou un dogme. Les théories scientifiques sont toujours plus ou moins engluées dans les croyances de leur temps.

Il faut se tenir à distance de deux égarements symétriques : fanatisme et scientisme. La question des rapports entre savoir et croyance est *au cœur de l'histoire occidentale*. Contrairement à ceux qui parlent du Moyen Âge comme d'une époque obscurantiste, la pratique intellectuelle du libre examen est un des acquis de l'université médiévale, qui considère les œuvres classiques de la philosophie grecque comme des références quasi scientifiques. On est loin d'une opposition caricaturale entre savoir et croyance...

Le fossé se creuse surtout au XIX^e siècle, "étrange mélange de scientisme arrogant, de cléricalisme régressif et de divagations paranormales". Au XX^e s., c'est Heidegger qui coupe le plus radicalement les ponts, dès 1927, en affirmant l'*incompatibilité de principe* entre savoir et croyance. Il va plus loin que le *désenchantement du monde* de Max Weber.

Il faut, de toute façon, souligner l'importance philosophique du *doute* : Toute vraie conviction ne peut être désormais qu'un *choix imparfait* – et volontariste – qui "embarque" héroïquement le doute dans ses bagages.